

néo-pompéienne ! Le recueil reste recherché et est très prisé encore des architectes tout comme les *Costumes civils et militaires du XVI^e siècle*, par A. de Bruyn, dont il fit une réédition d'après l'édition de 1581, mais sans le texte, est estimé par les érudits.

Ces travaux et d'autres qu'il publia un peu partout, dans le *Journal des Beaux-Arts*, l'*Art*, le *Compte rendu du Congrès artistique d'Anvers 1877* et les *Rapports sur l'Exposition de Paris 1878*, etc., dans la *Revue générale* (un article sur la *Peinture murale et les tableaux d'E. Stingeneyer au palais ducal à Bruxelles*, 1870), en collaboration avec J.-H. Jacobs, un opuscule : *Les embellissements de Bruxelles réseau de grandes artères ensemble de sept projets présentés à l'administration communale de Bruxelles* (1865), lui valurent de remplacer Louis Baeckelmans dans le cours d'architecture comparée à l'Académie royale des Beaux-Arts d'Anvers, en octobre 1872, puis d'être nommé membre correspondant de la Commission royale des monuments pour le Brabant, le 27 octobre 1875. Notons encore parmi son œuvre d'historien d'art, la préface et le texte du *Recueil de portes style de la Renaissance flamande*, relevées à Anvers par Eugène Geefs, architecte (1880).

Son enseignement qui se doublait d'un cours de peinture décorative pour les peintres, les sculpteurs et les architectes, fut utile, car il avait l'enthousiasme qui fait le bon professeur. Ses élèves aimaient à entendre cette parole chaleureuse qui leur détaillait « les fibres puissantes de la plantureuse musculature » de cet art architectural thiois, aussi coloré, aussi vivace que la peinture flamande ».

Schoy fut membre correspondant du Musée royal et impérial autrichien des Arts industriels et chargé de diverses missions à l'étranger; il parcourut l'Italie, la Suisse, les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, représenta la Belgique au troisième centenaire de Michel-Ange, à Florence et dans les jurys des expositions universelles de Paris 1878, Amsterdam 1883 et Anvers 1885.

Ce fut à cette occasion qu'il reçut l'ordre de Léopold, le 30 octobre 1885, mais cette croix brilla, cinq jours après, sur son cerneil où il avait demandé que l'on déposât son livre de *l'influence italienne sur l'architecture flamande*, livre qui lui avait coûté tant de travail, tant de soucis et tant de recherches, et qui, en somme, constitue encore le seul ouvrage d'ensemble pour l'histoire de la Renaissance architecturale dans nos provinces.

Un portrait de Schoy, gravé à l'eau-forte par Demol, a été inséré dans le mémoire sur l'architecture de la Renaissance.

Paul Saintenoy.

Renseignements personnels. — Société centrale d'architecture de Belgique, rapport de 1885.

*SCHRANT (*Johannes-Matthias*), professeur, né à Amsterdam, le 24 mars 1783, mort à Leyde, le 5 avril 1866. Ce qui le rattache à la Belgique, c'est son professorat remarquable de 1817 à 1830, à l'université de Gand, nouvellement créée.

Ses parents, qui étaient catholiques et appartenaient à la bonne bourgeoisie, lui firent faire de solides études au gymnase et à l'*Athenaeum illustre* de sa ville natale, où il étudia le latin, le grec et l'hébreu. Après trois ans passés au séminaire catholique de Warmond, près de Leyde, il fut ordonné prêtre en 1806. Avec quelques amis il fonda une revue catholique (*Mengeligen voor Roomsche Katholijken*, 1817-1820). Le gouvernement du roi Louis-Napoléon l'ayant chargé de composer un petit manuel religieux pour les écoles publiques qui réunissaient les enfants des diverses confessions, Schrant écrivit, dans un esprit de large tolérance, une *Vie de Jésus* (*Leven van Jesus*, 1809), qui fut vivement critiquée par certains catholiques intransigeants (1). En 1811, il fut d'autre part, emprisonné pendant trois jours sur l'ordre du préfet de police napoléonien, sous prétexte de tendances

(1) Ce petit manuel était dédié au jeune fils du roi de Hollande, qui devint plus tard Napoléon III, empereur des Français.

gallicanes. Il desservit d'abord une petite paroisse catholique d'Amsterdam, puis celle de Bovenkarspel près d'Enkhuizen. C'est là que le roi Guillaume Ier alla le chercher pour l'envoyer comme professeur à Gand, après l'avoir déjà distingué en le nommant dans la première série des chevaliers de l'ordre du Lion néerlandais qui venait d'être créé.

Ses paroissiens de Bovenkarspel qui l'adoraient, le supplièrent de ne pas les quitter, lui promettant une église et une cure neuves. Pour en couvrir les frais, en une soirée ils souscrivirent entre eux pour plus de 13.000 florins (environ 27.000 fr.), somme énorme pour l'époque. Schrant était sur le point de renoncer à la toge professorale, lorsqu'une lettre pressante et très flatteuse du roi lui rendit tout refus impossible. Le 24 juin 1817 il fut nommé professeur de littérature et d'histoire nationales à l'université de Gand, que le gouvernement hollandais venait d'ériger en même temps que celles de Louvain et de Liège.

Le 3 janvier 1818, Schrant fit sa leçon d'ouverture qui était une apologie savante et enthousiaste de la langue maternelle de ses auditeurs flamands, langue très cultivée en Hollande, mais très négligée alors et presque méprisée dans les provinces méridionales depuis deux siècles. Schrant, prêtre catholique d'une orthodoxie parfaite, se consacra corps et âme à l'université naissante, malgré le mandement des évêques belges dirigé contre les universités nouvelles du roi Guillaume. Il faisait ses cours en langue néerlandaise, alors que ses collègues parlaient latin comme il était de règle alors dans l'enseignement supérieur de tous les pays d'Europe, sauf pour la France. Schrant était éloquent et très large d'idées. Dans l'histoire nationale, il prenait bravement parti pour les Gueux du XVI^e siècle contre Philippe II. Il enthousiasmait ses élèves dont quelques-uns comptèrent plus tard parmi les chefs du mouvement flamand, tels que Ph. Blommaert, C. A. Vervier, Georges Bergmann père, et d'autres encore.

En dehors de l'université, il faisait

également tous ses efforts pour rapprocher les catholiques flamands des protestants de la Hollande en resserrant le lien qui les unissait intimement malgré deux siècles d'éloignement : la langue maternelle. Il avait fondé à Gand, avec ses collègues Kesteloot, Mabne, Thorbecke et quelques littérateurs gantois, une société néerlandaise (*Regat prudentia vires*) qui réunissait une phalange d'intellectuels, de jeunes gens de bonne famille et d'étudiants. Les séances étaient hebdomadaires et publiques. Schrant y prononça une série de discours remarquables qu'il inséra plus tard dans ses *Redevoeringen en Verhandelungen* (1829).

Il s'intéressait très vivement au relèvement de l'enseignement primaire que le gouvernement hollandais, après Waterloo, avait trouvé dans un état déplorable. Le ministre de l'instruction publique Falek, comprenant qu'il fallait avant tout fournir des maîtres capables, avait fondé à Lierre une école normale où on enseignait les principes de la pédagogie allemande, déjà en honneur en Hollande, mais encore inconnus en Belgique. Dans chaque province, on érigea en même temps des commissions chargées de former le plus tôt possible un personnel enseignant pour les écoles du peuple. A Gand, Schrant fut l'âme de la commission de la Flandre orientale. Il siégeait dans le jury qui délivrait les certificats d'aptitude aux candidats instituteurs, et il dirigeait les leçons pratiques que les jeunes maîtres donnaient à titre d'essai devant la commission. Très au courant des nouvelles méthodes allemandes, Schrant composa plusieurs petits manuels scolaires qui restèrent en usage dans l'enseignement primaire à Gand, longtemps après la révolution de 1830. En 1827, l'administration communale ayant décrété la création des trois premières écoles gratuites de garçons, qui furent ouvertes au commencement de 1828, Schrant surveilla l'acquisition du mobilier et indiqua les livres scolaires à employer, à la demande du bourgmestre Joseph van Crombrughe. Souvent il visitait les écoles, accompagné de son ami

Hije-Schoutheer, secrétaire communal, encourageant paternellement maîtres et élèves et préluant ainsi à l'apostolat qui a fait plus tard la gloire du professeur François Laurent dans ces mêmes écoles gantoises.

Schrant jouissait à Gand d'une grande considération; mais le clergé catholique et les ennemis du roi Guillaume ne pardonnaient pas au prêtre tolérant de soutenir le gouvernement hollandais et de patronner les écoles neutres. Dès 1825, il eut à se défendre contre ses détracteurs qui allaient jusqu'à suspecter la solidité de sa foi et de son attachement à l'Eglise catholique. Ses adversaires ne désarmèrent pas et ne cessèrent de l'attaquer de plus en plus vivement jusqu'au triomphe de la révolution belge. Schrant fut de ceux dont cette révolution ruinait tous les rêves et toutes les espérances. Avec les autres professeurs hollandais, il se retira aussitôt dans les provinces du Nord et en 1831 il fut attaché à l'université de Leyde.

Pendant les douze ans que Schrant avait passés à Gand, il y avait donné un enseignement solide et chaleureux qui transportait la jeunesse studieuse. Il y avait aussi publié des travaux importants sur l'histoire de la littérature néerlandaise, qu'il continua à Leyde. Mais, dans le Nord, il ne jouit ni du grand prestige, ni de la sympathie qui l'entouraient à Gand. Quand il arriva à Leyde, la chaire de littérature néerlandaise y était occupée par Siegenbeeck, et Schrant y resta professeur extraordinaire de 1831 à 1845, lorsque Siegenbeeck fut déclaré émérite. Il y continua son enseignement dans le même esprit qu'à Gand; mais jamais il n'occupa là-bas une place comparable à celle qui lui était échue dans la capitale de la Flandre. Un de ses anciens élèves, qui reçut ses confidences, quand il alla le visiter à Leyde longtemps après et vit couler ses larmes au souvenir des années passées à Gand, Georges Bergmann, nous dit dans ses *Gedenkschriften* : « A Leyde, Schrant était beaucoup moins goûté qu'à Gand. En Belgique, à la vérité, il s'était heurté à l'intolérance

• catholique romaine; le clergé lui était
• hostile, des pamphlets cléricaux furent
• même répandus pour l'attaquer et
• on excita le peuple contre lui; mais la
• jeunesse studieuse l'avait toujours
• soutenu avec enthousiasme. En Hol-
• lande, il se heurta à la morgue d'un
• protestantisme engoncé et il fit ses
• cours à Leyde à une époque où une
• vive irritation y régnait contre tout ce
• qui venait de Belgique et spécialement
• contre le clergé catholique, qu'on y
• considérait à juste titre comme l'inspi-
• rateur principal de la révolution de
• 1830.

• Au milieu de ces défiances calvi-
• nistes, les étudiants de Leyde ne lui
• prêtèrent pas l'appui chaleureux qu'il
• avait rencontré chez les étudiants gan-
• tois contre l'intolérance catholique. A
• Leyde, on suivait ses leçons avec indif-
• férence, parfois même à contre-cœur
• et avec prévention. »

Lorsque Schrant, émérite depuis 1853, mourut à Leyde en 1866, nombre de ses anciens amis et élèves de Belgique furent vivement affectés. On en retrouve l'écho dans maint article nécrologique paru à cette occasion dans les revues et les journaux flamands.

Sans avoir été un grand savant, Schrant fut un professeur distingué, éloquent, consciencieux, dévoué à la science et à ses élèves. Aucun de ses collègues gantois ne fit autant que lui aimer l'université naissante. Personne ne se consacra avant 1830 avec plus d'ardeur et de succès à la noble tâche de relever l'enseignement du peuple dans les écoles primaires et de rapprocher la Belgique et la Hollande pendant la courte existence du royaume des Pays-Bas.

Paul Fredericq.

J. T. Bergman, *Levensbericht van J. M. Schrant* (Leyde, 1866); le même, *Nalezingen op het Levensbericht* (Leyde 1869); L. D. R. (Louis de Ryckere), *Profes. J. M. Schrant te Gent (1818-1830)*, dans le *Jaarboek* du Willems-fonds (Gand, 1878); *Uit Vader Bergmann's Gedenkschriften* (Gand, 1896); lettres inédites de Schrant et de Hije-Schoutheer, conservées aux Archives générales du royaume à La Haye (Papiers de Van Maenen et de Van Lennep); P. Fredericq, *Johannes Matthias Schrant*, dans le *Liber Memorialis* de l'université de Gand, t. I (Gand, 1913).